

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir; 46, Rue Maciel.
De 3 à 6 Leures du soir rue Uruguay 26.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Tous les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Coopérative» N° 339.

Impresos en los talleres de la Imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boiron Dubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

Les Obligations de l'École

Paris, 18 novembre.

C'est le propre de l'œuvre scolaire de n'être jamais achevée. Elle n'est, à vrai dire, qu'à peine commencée et il y aura encore de belles étapes à franchir avant que nous ayons le droit de nous reposer et de considérer d'un œil satisfait le chemin parcouru.

Nous avons proclamé, non sans quelque exaltation d'orgueil, que l'instruction était offerte à tous. Et d'un ton plein de menaces nous avons conseillé aux parents de conduire leurs enfants à l'école.

En 1881, nous avons édicté l'instruction gratuite et, en 1882, obligatoire. Au prix de quelques luttes et de quelques efforts la France obtient-elle enfin un régime que l'Angleterre possède déjà depuis douze ans!

Gardons-nous bien d'amoindrir le mérite de nos devanciers, mais dans l'intérêt de l'entreprise qu'ils ont commencée demandons-nous où elle en est.

L'obligation de l'école est et restera fort illusoire tant qu'elle demeure seulement une prescription légale. Cette obligation, dirigée en appareil contre les parents, oblige bien plus la société que les parents. Elle comporte, en effet, toute une série d'institutions complémentaires sans lesquelles elle ne peut être que lettre morte. Pourquoi cet enfant ne va-t-il pas à l'école? demande le maire. Parce qu'il n'a pas mangé et qu'il n'a pas de souliers répondent les parents. Et c'est à ce besoin de vêtement et de nourrir l'enfant que répond cet organisme indispensable qu'on appelle la caisse scolaire.

Ce n'est qu'après avoir assuré la vie de l'enfant que la société a le droit de forcer le père à l'envoyer à l'école. Et cela n'est-il pas raisonnable? Ce serait une dérisoire prétendre s'adresser à l'esprit de cet être en élosion, quand il est occupé tout entier à lutter contre la faim. C'est une terrible harpie que la faim, qui ne laisse guère de liberté au cerveau. Est-il possible aussi de faire vivre au milieu d'enslaves de son âge, ses égaux, un petit être en gueules exposé à l'humiliation et incessantes comparaisons?—Triste leçon de choses qui donnera trop tôt aux écoliers la notion des violents contrastes sociaux et des cruelles injustices du sort!

L'obligation de l'école a donc forcément un caractère d'assistance. Elle est aussi impérieuse à l'égard de la commune et de l'Etat, qu'à l'égard de la famille.

On a laissé aux commissions locales le soin de l'interpréter ainsi. C'est à elles qu'incombe le devoir d'envelopper l'école d'un réseau d'œuvres qui la complètent.

Et l'on a fait bien fait. Cet son chose que ne font bien que ceux qui sont sur place. Elles ont du reste un tel caractère d'aide mutuelle qu'elles doivent être inspirées, pour réussir, par le désir du bien.

Mais elles ne peuvent encore suffire, si bien ordonnées et si largement pourvues qu'elles soient. Il y a d'autres lacunes à combler dans l'organisation de l'enseignement primaire.

Avec ses portes s'ouvrant et se fermant à heures fixes selon des règlements qui ne prévoient que l'enseignement et les classes, l'école n'est point encore la maison maternelle et affectueuse qui protège la famille par les enfants.

Pour qu'elle remplisse sa mission il faudrait encore qu'elle gardât ses pupilles durant toute la journée et ne les abandonnât qu'à la rentrée des parents au logis.

C'est à un service considérable que l'instituteur ne peut pas assurer à lui seul.

Cette surcharge l'écraserait. Et, Dieu merci, il a assez de peines à décrasser les mauvais diables confis à sa sagesse pour qu'on se fasse scrupule d'accroître encore son travail.

Mais les grandes villes ont des ressources inépuisables quand il s'agit d'améliorer l'instruction populaire. Paris a créé récemment un service spécial de classes de garde qui, pourvu d'un personnel spécial, donne les meilleurs résultats.

Il n'y a pas d'autres moyens d'enlever les enfants à la rue, qui les guette avec ses attraits de vices et de dépravation, et avec ses réelles contagions aussi. L'leur santé morale et physique importe autant que leur développement intellectuel à l'effort collectif de la nation.

Quand le père et la mère gagnent le pain de la famille, il faut que celle-ci soit sauvegardée. N'est-ce pas le bien le plus précieux de tous, un dépôt sacré d'inconscientes vertus dont nous devons avoir le respect et dont nous avons la charge?

Baudin.

Les embarras financiers

DE L'ANGLETERRE

Comment peut-il se faire qu'un peuple pratiquant, ayant dans le monde entier des affaires colossales, poussé à la guerre, comme l'Angleterre, en ce moment?

On est, d'ordinaire, d'autant plus prudent qu'on a plus à perdre et on a d'autant plus à perdre qu'on est plus riche.

L'histoire nous montre que les na-

tions pauvres sont les plus aventurées, et qu'après s'être enrichies, elles perdent leur humeur belliqueuse et deviennent très placidement conservatrices des biens acquis par la violence.

L'Angleterre, aujourd'hui, nous donne le spectacle d'une faim enragée.

Est-ce que par hasard sa prospérité ne serait qu'apparente?

A force de s'engager dans les entreprises les plus extraordinaires, serait-elle empêtrée et dans la nécessité de masquer sa situation vraie, ou tout au moins de le couvrir de prétextes atténuant le préjudice qui peut en ressortir pour sa renommée?

L'Angleterre aurait-elle besoin d'argent?

Oui, certainement et plus que jamais. C'est peut-être une des causes d'une agitation si dangereuse pour la paix du monde.

Le marché de Londres est à la veille de grands embarras; il lui manque 80 millions d'or pour les prochaines échéances. A qui les demander? Au lieu de les emprunter, ne vaudrait-il pas mieux les prendre, ce qui épargnerait la peine de les rendre?

Ce n'est pas la première fois que l'Angleterre se trouve dans cette situation. Bien que nous ayions la mémoire courte, en France, on ne peut avoir complètement oublié ce qui s'est passé en octobre 1890, au lendemain de la débâcle de la maison Baring.

Pour faire face aux nécessités du marché, il manquait 75 millions d'or; il fallait les trouver de suite pour éviter un effondrement. La Banque anglaise ne pouvait plus créer des billets de banque sans violer l'«art» de 1844; elle allait être forcée de relever encore son escarpe qui était à 6 0/o.

La France aurait pu se souvenir alors que sir Evelyn Baring et d'autres de la même famille lui avaient porté de nombreux coups en Egypte; que dans l'affaire de l'Union générale aucun Anglais n'était venu en aide au marché de Paris si fortement éprouvé; que plus récemment, enfin, aucun des chefs du syndicat des négociants qui avaient encouragé l'accaparement, n'avaient cru devoir soutenir le Comptoir d'escamotage.

Mais on ne vit, chez nous, que les avantages immédiats pouvant résulter de l'affirmation d'une sorte de solidité financière, et, sur avis du ministre des finances, M. Rouvier, la Banque de France prêta 75 millions d'or à la Banque d'Angleterre. Ainsi la situation fut sauve.

Selon l'ordinaire courant des choses, l'Angleterre ne nous pardonna pas le service rendu. Nous l'avions humiliée, paraît-il; sans compter qu'il fallait, pour sauver la face anglaise, démontrer au monde que l'avance de ces soixante-quinze millions n'avait aucune espèce d'importance, qu'on ne l'avait acceptée que pour ne pas nous désobliger; que c'est nous qui devions être reconnaissants d'une opération prouvant que nous n'étions pas encore tout à fait sans le sou.

L'opinion publique, en France, avait assez bien pris l'opération. Quelques journaux, cependant, trouvent qu'il aurait bien mieux valu, avec cet argent, soutenir des entreprises et des établissements français, et à l'ouverture de la session de janvier 1891, M. Francis Laur interpella le gouvernement à ce sujet.

M. Rouvier répondit avec beaucoup de précision, et la Chambre repoussa l'ordre du jour [de blâme], proposé par M. Laur, par 419 voix contre 29.

Le marché anglais est-il aujourd'hui dans une situation meilleure qu'il y a huit ans au moment du krach Baring? Le fait d'avoir besoin de 80 millions d'or ne le prouverait pas. Il voilà qui permet d'envisager la situation actuelle sous un jour tout particulier.

A.

Les Caprices de la Foudre

Il ne serait pas sans intérêt de consacrer une étude par an, vers la fin de chaque été, aux faits et gestes de la foudre. Peut-être arriverait-on quelque jour à déterminer la nature encore si mystérieuse de cet insaisissable agent. C'est un travail que, pour ma part, j'ai commencé depuis bien des années, car la première carte des victimes de la foudre que j'ai dressée d'après l'ensemble des observations a été publiée par l'Observatoire de Paris en 1872. Nous pouvons même remarquer à ce propos que sur le seul territoire de la France, la foudre tue, en moyenne, près d'une centaine d'hommes par an. Les départements les plus éprouvés sont le Puy-de-Dôme, la Haute-Loire, Saône-et-Loire, la Loire et l'Ardèche.

Ceux qui compéte le moins de victimes, sont la Manche, Eure-et-Loir, l'Orne, les Calvados, l'Eure, la Seine, malgré sa population, est dans les meilleurs (le 18e sur 86); un foudroyé en moyenne tous les deux ans; le département des Bouches-du-Rhône est le 58e, et sa moyenne est de trois foudroyés par an.

Le plus grand nombre de cas arrive sous les arbres, principalement sous les chênes et les peupliers presque pas sous les oliviers, les bouleaux et les drabes.

Il y a de deux à trois fois plus d'hommes que de femmes tués chaque an-

née par la foudre. Pluseurs causes ont été indiquées pour expliquer cette gaillarderie, vélémens, électrisation organique, température et conductibilité de la chair. Il me semble bien que la différence est tout simplement due à ce qu'il y a de moins de femmes que d'hommes exposées par les mauvais temps aux travaux des champs et que la foudre fait beaucoup plus de victimes en pleine campagne que dans les habitations.

Volé pourtant, entre autres, un cas fort curieux qui plaiderait en faveur de l'immunité du corps féminin.

L'abbé Spollanzani racconte qu'un jour le tonnerre en boule, arriva en se jouant près des pieds nus d'une jeune paysanne, les caressa, s'insinua sous ses vêtements qui s'élargirent comme un parapluie, renversa la bergère, glissa doucement jusqu'à la gorge et s'élança dans l'air avec fracas, toujours sous la forme d'une bille de bilard. La pastourelle n'eut aucun mal.

On remarqua seulement sur son corps une petite ligne rouge s'étendant du genou droit jusqu'au milieu de la poitrine entre les seins, et un petit trou traversant son corset.

Il ne faudrait pas s'y fier. Ainsi, le 5 février 1897, non loin de Marseille, la foudre a fait une victime dans des circonstances particulièrement émouvantes, dans une maison de campagne située à Saint-Mitre, habité par la famille Cauvin.

Après le dîner à 8 heures 1/2, toute la famille était montée et chacun dormait de son côté, lorsque, vers 9 heures, l'orage éclata. Le premier coup de tonnerre réveilla Mme Cauvin et comme elle avait peur des éclats de la foudre, elle pria son mari de se lever pour allumer le petit cierge de la Chandeleur qu'on a l'habitude de suspendre à côté du bénitier et d'un rameau de buis.

M. Cauvin n'hésita pas à satisfaire au désir de sa femme et il était au pied du lit, dans la chambre étroite, le cierge à la main, cherchant un endroit pour le fixer, lorsque tout à coup le tonnerre retentit pour la quatrième fois, avec un crépitement sinistre et un bruit formidable.

En même temps, M. Cauvin, stupéfait, voyait les flammes envelopper sa femme dont les cheveux et la coiffure de nuit étaient en feu. Il se précipita pour lui porter secours, éteignit, en effet, l'incendie; mais, lors de l'heure, quand il voulut essayer de rassurer sa compagne, il fut à l'heure du matin le résultat ne peut manquer d'être second.

C'est M. Bouchard qui a provoqué le débat en exposant que les graisses du corps de l'homme et des animaux peuvent se transformer en glycogène sous l'action de l'air.

Nos lecteurs sont déjà au courant de la question. Prévoyant que cette communication soulèverait des protestations, j'ai dit ici-même, il y a quelques jours, ce dont il s'agissait et je le rappelle brièvement.

M. Bouchard, placant un homme sur le plateau d'une balance pendant une heure, constata que le poids de cet individu avait augmenté de 40 grammes, sans qu'il eût pris aucun aliment solide ou liquide. A la suite d'expériences nombreuses, M. Bouchard acquit la conviction que cette augmentation provenait de l'oxygène de l'air fixé par les graisses pour se transformer en glycogène.

Le glycogène est une matière analogue à l'amidon, qui se trouve dans le sang, et que le foie transforme en sucre.

Déjà M. Chauveau avait annoncé que la graisse pouvait produire le glycogène. Mais la déclaration de M. Bouchard souleva une tempête.

Un chimiste, M. Hanriot, a fait connaître à l'Académie qu'il avait découvert que les graisses augmentent de poids sous l'action de l'ozone, c'est-à-dire de l'oxygène électrisé, en ne laissant échapper qu'une très petite quantité d'acide carbonique. Ce fait explique que les yeux le tragique spectacle de Mme Ferrat à moitié dévêtue par la foudre et sans vêtre sur le corps.

L'orage grondait, les éclairs se succédaient en flambant dans le ciel. Tout à coup la foudre s'abat sur la maison. Quelques tuiles sont enlevées de la toiture du grenier à fourrage par le fluide mortel qui en passe.

Puis la foudre pénétra dans la pièce où étaient Mme Ferrat et les enfants et la tua net. Les fermiers se portent précipitamment dans l'intérieur et il est, l'incident; mais, lors de l'heure, quand il voulut essayer de rassurer sa compagne, il était à l'heure du matin.

Le résultat fut tout à fait différent. Un ami demandait l'autre jour au général de G... cet élégant disparu:

—Pourquoi n'allez-vous plus dans les yeux?

—Parce que je ne peux plus aimer les femmes et que je connais encore les hommes.

Mais du moins un fait reste acquis. Personne ne l'a nié. Le corps peut augmenter de poids sans que l'estomac reçoive aucun aliment solide ou liquide.

Les vaniteux sont fatigants et ennuyeux; et, chose curieuse, on leur donne encore leur vanité, et l'envie qu'ils vous ont causé, mais eux, si l'envie viennet à savoir que vous les avez trouvés ennuyeux, ne vous pardonnent jamais.

J. T.

A B...

CRÉ DE L'ÂME.

Si j'aimais, je le sens, je voudrais donner toute mon âme, vivre pour un seul être, exister en lui seul; jeter comme un linceul entier le monde et moi.

Si j'aimais, si j'aimais oh malheur sur ma vie! Comprendrait-on mon cœur? Saurait-on si j'aimais.

Oh non; faites, seigneur, que je n'aimais j'aimais!

EMILIE.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA GRAISSE DES MARMOTTES

L'Académie des sciences vient de commencer une de ses intéressantes et sérieuses discussions qui justifient sa création et apportent tant d'éclat sur la science française. Les savants sont loin d'être d'accord, jusqu'à présent, mais tous les arguments ne sont pas épuisés. Les expériences vont être continuées avec d'autant plus d'ardeur que les contestations sont plus chaudes. Le résultat ne peut manquer d'être second.

C'est M. Bouchard qui a provoqué le débat en exposant que les graisses du corps de l'homme et des animaux peuvent se transformer en glycogène sous l'action de l'air.

Nos lecteurs sont déjà au courant de la question. Prévoyant que cette communication soulèverait des protestations, j'ai dit ici-même, il y a quelques jours, ce dont il s'agissait et je le rappelle brièvement.

M. Bouchard, placant un homme sur le plateau d'une balance pendant une heure, constata que le poids de cet individu avait augmenté de 40 grammes, sans qu'il eût pris aucun aliment solide ou liquide.

Ensuite, il fut démonté le corps et l'analyse fut faite. Les résultats furent tout à fait étonnans. Il fut trouvé que la graisse contenait 75% de glycogène.

Le glycogène est une matière analogue à l'amidon, qui se trouve dans le sang, et que le foie transforme en sucre.

Déjà M. Chauveau avait annoncé que

